

# La géographie de l'intime dans *Le Bloc-notes* de François Mauriac

Par : Bellarmin ILOKI

## Introduction

Si Mauriac peut être considéré comme un écrivain parisien, du fait de son action et de son œuvre dans la ville capitale, il est en revanche, resté fidèle à son terroir. Il l'a évoqué dans ses essais, ses poèmes, ses pièces, ses romans et en particulier dans son *Bloc-notes*. Chez Mauriac, plus que chez aucun autre, le secret de son œuvre est dans son cadre nourricier, dans son terroir natal et plus précisément dans les Landes bordelaises, qui ont bercé son enfance et ses vacances d'adolescent. Il convient cependant, de faire une nuance : Mauriac ne perçoit pas la province comme une source de bonheur, il n'hésite pas à dénoncer la pauvreté de la vie intellectuelle qui y règne, et dont la cause réside dans le cloisonnement rigide des classes sociales. « Les provinciaux, écrit-il, ne reçoivent jamais, sinon presque pas d'invités hors de leur milieu. Ni l'esprit, ni le talent n'entrent en ligne de compte, mais seulement la position »<sup>1</sup>. Un autre trait caractéristique de la province est l'âpreté des possédants et singulièrement celle des propriétaires terriens : « Le paysan ne connaît qu'une seule religion, celle de la terre. Il possède la terre, bien moins qu'il n'en est possédé. Elle lui donne sa vie, elle le dévore vivant »<sup>2</sup>. Voilà pourquoi même enrichi, le paysan n'a pas de vue sur l'au-delà. Penser par exemple aux métayers et aux propriétaires landais qui parcourent les romans de Mauriac depuis *Destin*, en passant par *Genetrix*, jusqu'à *Un adolescent d'autrefois*. Ces êtres enracinés dans leur terroir provincial jouissent d'une solidité et d'une stabilité inconnue des habitants de la capitale. C'est aussi le cas de Mauriac lui-même qui évoque souvent avec émotion, ses propriétés de Malagar et de Saint Symphorien. Mais pourquoi Mauriac est-il resté fidèle à son terroir tout en étant à Paris ? Sans doute, était-il à la recherche d'un équilibre qu'il n'avait pas eu dans la capitale. Car

---

<sup>1</sup> François Mauriac, « *La Province* », Œuvres complètes, Tome IV, p. 469.

<sup>2</sup> François Mauriac, *Ibid.*, p. 458.

en province, la famille gardait un sens profond de sa valeur, et pratiquait ce qu'on peut appeler la « fidélité envers les siens ». Elle ne renie jamais ses membres, y compris les mal propres, tous ont droit aux fêtes, et aux solennités.

Sous le titre « La géographie de l'intime dans *Le Bloc-notes* de François Mauriac », nous voulons montrer que la province, en général, et, en particulier les Landes bordelaises, sont les facteurs porteurs d'un équilibre solide dans la vie de Mauriac, laquelle est hantée par des morts successives, et en proie au désespoir. Parmi ces facteurs, il y a l'espace réel ou physique, celui de son enfance, où tout y est différent, à commencer par le sentiment d'éternité qui l'anime ; vient ensuite, l'espace mental ou idéalisé grâce à l'exigence d'une écriture comme étant un art expérimental. Pour leur dimension exceptionnelle, nous avons retenu deux domaines familiaux : Malagar, « lieu excitant pour le travail » et Saint Symphorien, « ce havre de paix » où Mauriac vient noyer ses soucis quotidiens.

## 1 - L'espace réel : l'espace physique

Observer des Landes bordelaises, revient à parcourir les sources de Mauriac, la matrice de son MOI. Car « Malagar c'est un peu Mauriac avant Mauriac »<sup>3</sup> c'est-à-dire cette terre par excellence mauriacienne. Le domaine fut acheté vers 1840 par Jean Mauriac, l'arrière-grand-père de l'écrivain<sup>4</sup>. Il s'agit, pour ce dernier d'avoir recours à ses propres œuvres, à des décors qui lui étaient familiers, ceux qui appartenaient à ses ancêtres paternels. Dans son article intitulé « *La Gironde mauriacienne* » paru dans *Les Nouveaux Cahiers François Mauriac* N°4, Françoise Lalanne -Trigeaud écrit précisément :

Les chants et les odeurs assurent toujours la réminiscence ou la permanence au-dedans de soi des images de cette enfance. Jusqu'à ses derniers jours, Mauriac guette les chants saisonniers des oiseaux qui le replacent dans les lieux du bonheur et de l'innocence enfantine<sup>5</sup>.

Il n'est pas un lecteur de Mauriac qui ne soit frappé par la persistance des mêmes thèmes : (les pins et autres arbres, les chants des oiseaux, les odeurs, les vignes, la

---

<sup>3</sup>François Mauriac, L'Express, 26 mars 1959.

<sup>4</sup>Le domaine fut délaissé un moment, la famille n'y allait plus jamais. La maison était sur le point de s'écrouler. Un projet sérieux d'en faire des chais eut été envisagé. Ce n'est qu'un jour d'été très chaud que Mauriac s'en souvient et décida d'y aller s'installer provisoirement. Ce qui fut dès lors adopté chaque été, mais auquel seul Mauriac s'attacha. Certains de ses frères n'y ont jamais passé ne serait-ce qu'une nuit.

<sup>5</sup>Françoise Lalanne Trigeaud : « *La Gironde mauriacienne* » in *Nouveaux Cahiers François Mauriac* n°4, Grasset 1996, p. 187.

pluie, le brouillard, le froid, la chaleur, les orages, le silence). Comme cadre spatial de son œuvre, Malagar ne donne jamais l'impression de monotonie, la raison est que Mauriac sent au plus profond de lui-même, que cette vie de la nature se confond avec la sienne. Dans *Vue sur mes romans*, l'auteur s'en explique fort bien. Son attachement à un paysage unique qui est celui de son expérience intime est justement le signe de sa probité; il n'observe pas, il ne décrit pas, il retrouve.

Quel silence! A croire que cet hiver féroce a tué tous les oiseaux. L'herbe aussi paraît frappée à mort. Mais non: la "mine de plomb" du paysage s'anime sourdement sous mon regard. Maintenant je demeure assis au soleil, les mains posées sur le genou, comme étaient, au seuil des métairies, les vieux de mon enfance. Je joue au vieux, je joue à ce que je suis. Fidélité d'une maison et de quelques arbres! Le lieu commun pour article littéraire, le cliché devient ici l'objet d'expérience. Sensation que j'éprouve aussi nette que celle du froid et du chaud, d'être ici sorti du temps - non certes de la vie, mais je respire dans un monde intermédiaire où le train de l'univers ne me concerne plus. J'échappe à l'histoire des hommes – Il doit exister une porte qui ouvrirait sur la paix, sur l'amour sans déclin<sup>6</sup>.

C'est quasiment l'hymne à la nature que Mauriac chante, les joies sont profondes et partagées, alors que la valeur de la nature réside dans ce qu'elle dispense justement : elle est le centre autour duquel tous se rassemblent, les vivants et les morts. Les expressions comme « les vieux de mon enfance », « jouer au vieux », sont révélatrices de ce rassemblement dans l'enchantement. La nature est ensuite source de vie et de repos. Les termes comme « féroce », « frappée à mort » qui traduisent l'isolement et l'incompréhension, dans le premier paragraphe, sont immédiatement contredits dans le second, et sont porteurs d'une valeur positive, celle d'un monde intermédiaire, où la notion de temps n'existe pas, où le froid et le chaud sont confondus; un monde qui ouvrirait sur la paix religieuse: la nature étant l'œuvre de Dieu. La valeur religieuse conférée à la nature répand ainsi la paix, comme le fait l'Église, où l'enfant aime à aller méditer et se réfugier:(lieu commun pour article littéraire). La rapidité de Mauriac à concilier la nature avec son créateur, sa capacité à redonner vie et espoir à une nature jugée étouffante pour ses incendies et ses chaleurs, féroce par son froid glacial, prisonnière par son éloignement géographique sont l'émanation de l'amour divin. Mais ce qui est intéressant à noter, c'est cette recherche de l'intensité que Mauriac finit par trouver, à travers la musique du « paysage qui s'anime sourdement » sous son regard.

---

<sup>6</sup> François Mauriac, *Le Bloc-notes*, T. I, p. 331.

Dans un autre Bloc-notes daté du vendredi 19 octobre 1956, Mauriac raconte avec émotion, comment le souvenir de l'enfance est associé à la luminosité du paysage, à l'odeur du cuvier, aux rires des vendangeurs. Les odeurs respirées dans l'enfance, les sons entendus, la luminosité de cette époque marquent à jamais l'homme et ressuscitent une nature qu'il croyait disparue, mais que sa mémoire lui restitue intacte :

(...) Chaque année, je m'arrache avec plus de regret à ces journées d'automne chargées de présages, où l'odeur du cuvier, les cahots de charrette, les rires des vendangeurs suppriment tragiquement la durée. Le temps n'existe pas, les morts ne sont pas morts, ou c'est moi qui me tient à l'extrême bord de la vie ; et je ne sais plus très bien, de quel côté de la frontière je demeure debout, la tête levée et humant le vent. Jamais le monde ne s'endormit dans une aussi chaude lumière que cette année. Elle respandit comme dans mon souvenir : la lumière que je vois se confond avec la lumière dont je me souviens<sup>7</sup>.

En arrachant le passé au temps, Mauriac témoigne de sa propre permanence et revit le passé par la magie du souvenir. Dès lors, la mémoire devient un miroir magique qui ressuscite ce qui n'est plus, et lui donne une éternité. Ici, le paysage n'est plus conçu comme un simple spectacle, mais une expérience onirique par laquelle le narrateur approfondit son mystère, et devient matière à rêverie. Cette nature remplie de parfums et de rires, suggère l'idée apaisante de la mère auprès de qui l'enfant se réfugie, en même temps qu'elle devient mythologique grâce à sa victoire sur le temps et sur l'espace.

Il existe dans *Le Bloc-notes* beaucoup d'autres textes où la nature est magnifiée par cette transfiguration poétique, où de simples images de la vie de l'enfance sont transformées en légende. Il faut voir dans cette poétique de la nature, le rôle que Mauriac accorde au poète et à l'écrivain, celui qui consiste à pérenniser au moins une partie d'eux-mêmes.

... Je remercie Dieu pour les arbres qui dès l'enfance, ont étendu sur moi, leurs branches, m'ont béni. Aurais-je tenu le coup sans eux ? Aujourd'hui encore, comme ont fait ceux qui m'ont précédé, je plante pour mes fils (...) des châtaigniers, des pins, des bouleaux. Certains ont déjà presque deux fois ma taille»<sup>8</sup>.

L'image des pins est ici symbolique : les pins jouent un double rôle de protecteur et de gardien, et protègent des regards extérieurs, empêchent toute évasion, et par leur cime

---

<sup>7</sup>François Mauriac, *Ibid.*, p. 399.

<sup>8</sup>François Mauriac, *Le Bloc-notes*, T.I, p. 476.

élancée vers le ciel, rapprochent de Dieu. En fin, il semble que chez Mauriac, le sentiment de bonheur ainsi que l'inspiration poétique ne peuvent venir que de son pays natal. Ainsi, dans le Bloc-notes du jeudi 25 juillet, alors qu'il séjourne à Valmante, Mauriac fait cet aveu saisissant :

Il n'est rien dont je sois capable que de décrire un pays où je n'ai pas vécu enfant: d'un voyage autour du monde, je ne rapporterais pas dix lignes<sup>9</sup>.

Jean Lacouture écrit dans son livre, *François Mauriac*, paru aux éditions du Seuil : « Les enfants Mauriac avaient décidé que hors le pays des pins, du sable et des cigales, les landes, il n'était pas de vacances heureuses »<sup>10</sup>. En 1932, dans *Commencement d'une vie*, Mauriac lui-même écrivait déjà ce qui suit:

Je n'habitais Bordeaux que corporellement. Au long de l'année scolaire, mon esprit ne quittait pas les campagnes de nos vacances et de notre joie. A la campagne, enfin, je me retrouvais moi-même (...). Ainsi sont entrés en moi, pour l'éternité ces étés implacables, cette forêt crépitante de cigales sous un ciel d'airain que parfois ternissait l'immense voile de soufre des incendies (...). Cette haleine de menthes, d'herbes trempées d'eau, s'unissait à tout ce que la lande délivrée du soleil, fournaise soudain refroidie, s'abandonne d'elle-même à la vie : parfum de bruyère brûlée, de sable tiède et de résine. Odeur délicieuse de ce pays couvert de cendres, peuplé d'arbres aux flancs ouverts<sup>11</sup>.

Lieu de repliement, du retranchement et de l'intimité, il faut aussi entendre par vacances, période de repos et de loisirs. Le choix de ces lieux est d'une importance capitale parce qu'ils sont investis d'une valeur en soi, mais aussi parce qu'ils sont, d'une certaine façon, le berceau favorable à l'éclosion du journal. Le cercle de famille déjà restreint au départ, parce que d'origine bourgeoise, va donc se refermer encore autour du journaliste qui souvent, ne parvient pas à créer, à son tour, une famille et d'autres lieux de vacances. Il demeure largement dépendant de la micro-famille d'origine. C'est peut-être aussi parce qu'elle est restreinte et peu sujette au renouvellement qu'elle va être « envahissante ». Le calendrier rigoureux des séjours de Mauriac à Malagar que nous dresse Bernard Chochon, dans son article intitulé, « *Temps et espace intérieurs dans Le Bloc-notes* » nous permet de constater le retour régulier de l'écrivain au domaine ancestral :

---

<sup>9</sup>François Mauriac, *Ibid.*, p. 488.

<sup>10</sup>Jean Lacouture, *François Mauriac*, Editions du seuil, Paris 1980, p. 47.

<sup>11</sup>François Mauriac, *Commencement d'une vie*, Paris, Grasset 1932, p. 93.

Septembre et ses vendangeurs ; mars - avril et leurs oiseaux se partagent la faveur de ce sédentaire, de cet amateur de l'immobile qui, durant quelques semaines accepte avec délice la brève migration de son MOI vers une terre connue et aimée<sup>12</sup>.

De Malagar, Mauriac ne garde que des souvenirs à partir de sa vingtième année, il y est revenu, chaque année, à Pâques et à la saison des vendanges. Si bien qu'à l'âge adulte, Mauriac va encore préférer les lieux de vacances où vécurent les siens. L'exemple le plus frappant est ce Bloc-notes écrit le jour de Pâques 1955.

C'est aujourd'hui le plus beau jour de Pâques ! Je me redis ce vers de Jammes. J'ai été entendre la messe de la Résurrection dans cette église de Langon où les dépouilles de mon arrière- grand-père, de mon grand-père, de mon père ont été déposées tour à tour. Je ne connais aucun visage et personne je crois, ne me connais<sup>13</sup>.

L'Église apparaît déjà comme une sphère où tout est en rapport avec tout, elle symbolise la totalité d'effet visée par l'œuvre de Mauriac, et c'est là l'un des traits distinctifs du *Bloc-notes*: cette présence permanente du surnaturel dans le monde naturel qui, paradoxalement n'éprouve pas la terreur, parce qu'elle ne vient pas rompre la solidité et l'ordre du monde réel. Il est évident que la joie de Mauriac vient principalement du fait qu'il vient d'entendre la messe dans cette Église où ont été successivement déposées les dépouilles de ses grands-parents: la réminiscence établit ici le contact avec l'au-delà, en assurant la permanence d'un moment privilégié dans le temps. Cependant, il faut noter que ce n'est pas la présence des dépouilles qui fait resurgir les souvenirs, mais les souvenirs des dépouilles qui reviennent sous forme de présence et de contact avec les siens. Cette association entre le monde réel et le monde mystique, caractéristique générale de l'œuvre de Mauriac, paraît essentielle à la construction du sens, en raison même de la brièveté des textes du *Bloc-notes*.

Par ailleurs, Mauriac ne raconte jamais ses vacances comme une histoire ordinaire, avec un début et une fin, ce qui l'intéresse avant tout, ce sont des instants marquants de celles-ci. Le texte donne souvent une double impression de succession de séquences, et de restitution de la richesse de l'instant, comme si les vacances risqueraient de ressembler à un cauchemar s'il n'y avait pas cet instant. Mais, Langon c'est aussi ses habitants et ses maisons, or, souvent ces maisons de vacances sont habitées par des

---

<sup>12</sup>Bernard Chochon, « Temps et espace intérieurs dans le Bloc-notes », Actes du Colloque organisé à Bordeaux pour le centenaire de Mauriac (10-12 octobre 85). Presse universitaire de Bordeaux, p. 72.

<sup>13</sup>François Mauriac, *Le Bloc-notes* T. I, p. 261.

fantômes et des objets ayant appartenu aux habitants. Dans ce cas, le silence devient, pour Mauriac, la seule attitude possible devant la mémoire de ceux qui lui sont chers, il y a chez lui, des bruits qui s'identifient à la mort par rapport à la vie. Ce sont des bruits de la vie moderne, de la ville, des bruits qui viennent de l'extérieur et qui se traduisent par des journaux, le courrier et parfois même la radio. Ces bruits empêchent la méditation, et sont ressentis comme une impossibilité de réaliser une communion totale avec l'univers des vacances, et donc avec son Créateur.

Mais il suffit du courrier pour que l'enchantement se dissipe. Les journaux, les lettres replongent le solitaire dans l'horreur quotidienne de l'histoire. Il n'est pas digne de solitude, l'homme qui ne sait pas dire non au journal, au courrier, à la radio. Et de nouveau je m'indigne, je m'irrite<sup>14</sup>.

Cependant, il serait faux de conclure que Mauriac ne supporte pas les bruits, car pour lui, « les bruits de la nature » peuvent très bien être constitutifs d'un silence vivant:

Un oiseau donne une note qui pour moi, nie le temps. La note qui me ravissait à l'âge où l'enchantement du vendredi saint confondait dans mon cœur d'enfant la joie du Christ ressuscité et la sourde fermentation des forces obscures<sup>15</sup>.

Mauriac redoute davantage le fait que la violence venue de l'extérieur pourrait l'empêcher d'entrer dans l'éternité, car c'est dans ces micro-familles que l'éternité commence pour lui. Toute tentative pour l'interrompre dans cette immuable paix, dans cette immuable lumière, semble une menace, un malaise, une souffrance. D'autres Blocs-notes témoignent de cette joie de vivre dans ces micro-familles et du plaisir que le vacancier éprouve à s'y rendre, comme le montre l'extrait du Bloc-notes du lundi 12 mars 1956 :

Ce que j'espérais trouver ici, je le trouve: les promesses que les êtres ne tiennent pas et que les autres tiennent. Fidélité d'une maison et de quelques arbres ! Le lieu commun pour article littéraire, le cliché devient ici l'objet d'expérience. Sensation que j'éprouve aussi nette que celle du froid et du chaud, d'être ici sorti du temps, non certes de la vie, mais je respire dans un monde intermédiaire où le train de l'univers ne me concerne plus. J'échappe à l'histoire des hommes<sup>16</sup>.

---

<sup>14</sup>François Mauriac, *Le Bloc-notes*, T.I, pp. 331-332.

<sup>15</sup>François Mauriac, *Ibid.*, p. 259.

<sup>16</sup>François Mauriac, *Le Bloc-notes*, T.I, p. 331.

La particularité de ce texte est qu'il suscite une sorte d'effet de loupe, c'est-à-dire, à travers des vacances de printemps passées à Barbezieux ; toute la vision de l'atmosphère des vacances se réveille. Ce principe de métonymie, qui consiste à prendre la partie pour le tout, régit la plupart des textes du *Bloc-notes*, et offre une dimension psychologique: un détail, un objet, devient une obsession ou il signifie une obsession qui en fera un point majeur du développement narratif. Le sentiment du temps, qui ne passe pas, est lui aussi soumis à la répétitivité des vacances, à la loi de l'éternel retour du vacancier sur ses terres nourricières. Et si le temps est suspendu dans ce texte, ce n'est pas parce que le lecteur partage la stupeur du narrateur, bien au contraire, c'est parce que ce dernier vit dans un monde intermédiaire, un monde qui ne ressemble en rien au monde réel, mais où les arbres sont les proches parents de l'homme ; ils sont des amis, des familiers, voire des compagnons dont la mission et le destin personnel se manifestent constamment. Mais ce sentiment d'un temps figé peut aussi être provoqué par la vitesse de l'écoulement du temps dans ces micro-familles. En témoigne le *Bloc-notes* du vendredi 15 avril 1955.

L'uniformité des journées d'ici, dans cette immuable paix détruit le temps : ce temps dont nous devenons avares à mesure qu'il approche, pour nous, de son terme.

Ces cinq semaines m'ont paru comme un jour (...). Mes lectures auraient pu être les événements de cette journée de cinq semaines. Mais l'état de contemplation immobile avait ici une puissance d'envoûtement qui rendait vaine toute lecture<sup>17</sup>.

Il est évident que le récit bref conduit nécessairement à une sélection significative. Cependant, lorsque l'auteur la fait, il réduit ainsi la durée à ses tournants capitaux. En effet, l'histoire que Mauriac raconte dans ce *Bloc-notes* s'étend sur cinq semaines de vacances passées à Malagar. Seulement, il faut noter que le récit ne couvre que le temps d'une journée, que le narrateur met bien en relief, l'enchâssant entre la première et la dernière semaine. Le récit peut ainsi s'appuyer sur le seul épisode important de ses vacances, à savoir la contemplation de la nature.

## **2 - L'espace mental : l'espace idéalisé**

---

<sup>17</sup>François Mauriac, *Ibid.*, pp. 263-264.

Celui qui n'a pas frémi, qui n'a pas eu cette émotion à la découverte de la « Lande mystique » au gré des saisons ne peut pas extraire de l'œuvre de Mauriac l'étonnante et totale richesse<sup>18</sup>.

Dans une lettre adressée à sa mère avant même la parution du *Bloc-notes*, Mauriac écrivait déjà à propos de Malagar :

(...). Les deux cent mille francs que l'on t'offre pour Malagar ne m'éblouissent pas. Je doute que ce soit sérieux, mais même si ce l'était, songe que reconstitué par toi, Malagar te rapportera plus de 8 (cent) mille francs. C'était le grand amour de nos grands-parents. Je suis le seul de mes frères à l'aimer. J'y ai vécu des heures d'une joie qui m'est personnelle. Je le sais. Mais en vendant Malagar, il me semble que tout serait appauvri. Voilà mon opinion ...<sup>19</sup>.

Mais dans ce domaine où rien ne pousse, où la terre sèche et dure nourrit mal les arbres, où les airs déçus de certains visiteurs reviennent encore dans la mémoire de Mauriac, les lecteurs ne sont-ils pas, eux aussi, en droit de se demander « qu'est en somme ce Malagar ? Où sont les buissons et les charmillles ? »<sup>20</sup>. Toutefois, cette terre sèche et improductive nous paraît être le berceau de l'œuvre de Mauriac, parce qu'elle lui permet de ne pas perdre espoir, car il est des tempéraments, qui pour vivre, ont besoin d'un excitant. Ainsi Mauriac va-t-il dans son œuvre, en général, dans son *Bloc-notes*, en particulier, tirer la « quintessence » de Malagar. De cette « terre aride » de Malagar, rien de son charme et de ses vertus ne peuvent être perceptibles, si Mauriac ne se présente pas comme un « parfait chimiste », tant le mobile essentiel du chimiste est la curiosité. L'artiste qui se présente comme un chimiste doit être curieux afin de percevoir ce que le commun des mortels ne perçoit pas, laquelle curiosité va permettre à Mauriac d'échapper à cette vie de famille « somnolente et médiocre ».

Cette stimulation n'est pas à l'intérieur de l'homme ; elle est extérieure à lui. Certains la trouvent dans les plaisirs physiques comme les drogues. A l'instar d'Edgard Poe qui se servait du vin comme moyen mnémotique pour bien travailler, Mauriac s'enivre plutôt de Malagar pour mieux transcender ce paysage. La curiosité va lui permettre d'abord d'observer, puis d'inventer et d'humaniser, et enfin, de diviniser ce lieu. Dès

---

<sup>18</sup>Docteur André Frahier, *Le Bazadais dans l'œuvre de Mauriac*, Les Conférences culturelles de la société des Amis du Bazadais, p. 13.

<sup>19</sup>Lettres de François Mauriac à sa mère, établies par Caroline Mauriac dans *Les Cahiers de l'Herne*, sous la direction de Jean Touzot, p. 101.

<sup>20</sup>François Mauriac, « Malagar », *Le Journal*, Grasset, 1972, p. 120.

lors, Malagar cesse d'être un simple décor dans son œuvre et devient un protagoniste doté d'une vie, d'une existence et d'une mort.

Pour la première fois, je m'efforce de [le], contempler avec les yeux d'un visiteur étranger ... Lorsque je le dépouille de tout ce dont ma pensée l'avait revêtue, et que j'en retire tout le sang dont je l'avais gonflé, ... j'oblige ce peuple à disparaître<sup>21</sup>.

Malagar entretient ainsi le lien entre Mauriac et la nature (le pin, la vigne). Là est la caractéristique même du beau ; il renferme en lui quelque chose d'étonnant et d'insolite.

(...) Je n'ai pas hésité à [le] reconstruire, réparation imaginaire qui ne coûte rien [...]. A force d'avoir été contemplé par les êtres que j'ai aimés et par ceux que j'ai inventés, ce paysage est devenu pour moi humain, trop humain, divin aussi<sup>22</sup>.

L'artiste est donc un créateur qui peut, à l'aide de son imagination, dégager l'infini à partir de la nature finie. C'est pourquoi Mauriac doit s'enivrer à tout moment de Malagar pour se maintenir en perpétuel état de rêve, car c'est un plaisir de rêver, nous dit Baudelaire.

Malagar ne saurait apparaître à mes lecteurs tel qu'il est. Ils verront ici ce que les autres ne voient pas. Même après la mort tant qu'il restera sur la terre un ami de mes terres, Malagar palpitera une sourde vie ...<sup>23</sup>.

Aussi ce rêve offre à l'artiste une vue singulière des choses, car il va chercher dans ses œuvres non pas à imiter la nature mais à la dépasser. Car en singeant la nature qui est déjà corrompue, il finit par dégager donc la laideur de la nature.

Tant pis ! J'oserais dire ce que je pense. [Malagar], le paysage le plus beau du monde, à mes yeux, palpitant, fraternel, seul à connaître ce que je sais, seul à se souvenir des visages détruits dont je ne parle à personne<sup>24</sup>.

La poétique de Mauriac ne serait-elle pas due à sa conception du monde dans lequel l'auteur intègre l'œuvre d'art ? C'est-à-dire son œuvre comme un principe d'existence : son démiurge serait alors un « métaphysicien du concret » qui crée les conditions de sa vie et de celle des êtres qu'il invente ? Il semble que dans *Commencement d'une vie*, Mauriac ait répondu, sinon, en partie, à cette question, notamment lorsqu'il écrit :

L'état d'écrivain est une maladie sans remède et oblige à sacrifier la vie au souvenir, ou plutôt qui exige qu'il crée une nouvelle vie avec ce qui est

---

<sup>21</sup>François Mauriac, Ibid., p. 121.

<sup>22</sup>François Mauriac, « *Malagar* », Le Journal, Grasset, 1972, p. 120.

<sup>23</sup>François Mauriac, Ibid., p. 122.

<sup>24</sup>François Mauriac, Ibidem., 1972, p. 122.

révolu; qu'il n'utilise que cette matière toujours en fusion du passé en lui, cette source toujours bouillonnante et à quoi il n'est pas certain que le présent puisse rien ajouter pour les œuvres futures, ou en tous cas, s'il y ajoute, c'est en se confondant avec le passé, en se soumettant à lui<sup>25</sup>.

À présent, voyons comment ce processus de création des nouvelles conditions de vie à Malagar influence l'écriture du *Bloc-notes*. Françoise Lalanne-Trigeaud écrivait à ce propos :

Ce réajustement présent-passé qui obéit aux lois de son univers [...] n'est pas lié à la nostalgie du paradis perdu, mais a une esthétique littéraire qui a le support des lois de la mémoire garantissant la sincérité de l'introspection et de l'analyse. L'ensemble de l'expérience est soutenu par une complicité mythique du corps avec les forces de l'univers végétal, que la mémoire et le sang ont conservé intact<sup>26</sup>.

Ceci est d'une parfaite concordance, puisque l'enfance remémorée est l'une des forces des plus poignantes du *Bloc-notes*.

Ma mémoire me joue de ces tours. Elle s'est jalousement refermée sur les êtres et sur les arbres de mon enfance et de mon adolescence, comme si elle ne voulait plus rien connaître hors de ce monde anéanti dans l'ardeur de l'étude chaude et du brouillard qui noyait la cour de récréation, dans l'odeur de ces étés accablants ...<sup>27</sup>.

A chaque évocation de Malagar, Mauriac en donne moins de commentaires, mais plus de précisions, au grand bonheur des lecteurs que nous sommes. C'est le cas dans le *Bloc-notes* du 19 octobre 1956.

Chaque année, je m'arrache avec plus de regret à ces journées d'Automne chargées de présages, où l'odeur du cuvier, les cahots de charrettes, les rêves des vendangeurs, suppriment magiquement la durée. Le temps n'existe pas, les morts ne sont pas morts, où c'est moi qui me tient à l'extrême bord de la vie; et je ne sais plus de quel côté de la frontière je demeure debout, la tête levée et humant le vent. Jamais le monde ne s'endormit dans une aussi chaude lumière que cette année. Elle resplendit comme dans mon souvenir : la lumière que je vois se confond avec la lumière dont je me souviens<sup>28</sup>.

---

<sup>25</sup>François Mauriac, *Commencement d'une vie*, Grasset 1932, p. 119.

<sup>26</sup>Françoise Lalanne- Trigeaud, *François Mauriac, Itinéraire en Gironde*, Centre François Mauriac de Malagar, Les Amis du Bazadais, p. 154.

<sup>27</sup>François Mauriac, *Le Bloc-notes*, T. I, p. 225.

<sup>28</sup>François Mauriac, *Ibid.*, p. 399.

On peut noter la force du rapport entre l'enfance et la vieillesse, d'une part, la fulgurance du regard et des souvenirs qui parcourt avec une extrême rapidité tout le texte, d'autre part, (Evocation de l'automne, l'odeur du cuvier, les cohortes de charrettes, les rires des vendangeurs, la lumière qui resplendit). Ce regard remémoré procure à Mauriac une extrême joie de vivre à Malagar, au point de faire disparaître la notion de temps et de le faire rentrer dans l'éternité. (Chaque année, je m'arrache avec plus de regrets...). N'oublions pas que Mauriac a eu une enfance remplie de plénitude et d'amour entre la nature, la mère et Dieu. Il retrouve cet amour à Malagar, comme si, son enfance n'était pas séparée de sa vieillesse (la lumière que je vois se confond avec la lumière dont je me souviens). Malagar devient rêve et réalité, c'est donc une réalité qui devient ici fantastique (fusion entre le réel et l'irréel). Finalement, c'est cette fusion que le récit opère dans le réel qui intéresse Mauriac, révélation d'un monde inexplicable ou plutôt impossible, mais vrai. C'est une autre dimension du réel que nous lecteurs ignorons et dont nous sommes les premiers étonnés. Ouvrir le lecteur à une autre réalité, tel est le but que s'est fixé Mauriac, un but déstabilisant.

On retrouve cette sublimation de Malagar dans un autre Bloc-notes, écrit le samedi 9 avril 1955. Mauriac nous présente un domaine « sombre », avec sa verdure timide et hésitante, sa solitude et surtout sa sécheresse qui empêche toute vie de se développer (paragraphe 1). Malgré cette réputation de Malagar, bien connue du lecteur de Mauriac, Mauriac entend lui associer une autre réalité grâce à sa curiosité et à son imagination (paragraphe 2).

Quinze jours de totale solitude dans une sécheresse glacée: Je parle de la terre, non de moi. Pas une goutte de pluie, une verdure timide et comme hésitante, connaît la soif, à peine est-elle née. Pourtant le ciel change à toute heure du jour, traversé de nuées rapides ou qui s'attardent.

Un oiseau donne une note qui, pour moi, nie le temps : la note qui me ravissait à l'âge où l'enchantement du vendredi saint confondait dans mon cœur d'enfant la joie du Christ ressuscité et la sourde fermentation des forces obscures<sup>29</sup>.

Malagar apparaît d'abord aux yeux du lecteur comme un espace inquiétant et étrange, le développement des zones d'incertitude comme la solitude, la sécheresse glacée, une verdure timide hésitante, sont autant de preuves. Cet espace vide et presque anonyme et non familier, nous offre une vacuité propre à la manifestation de l'étrange et invite au thème de la déambulation et de l'errance dans les rues de Malagar. Paradoxalement,

---

<sup>29</sup>François Mauriac, *Le Bloc-notes*, T. I, p. 259.

par une sorte de métamorphose de l'espace, l'espace physique et réel devient un espace mental et rêvé. Ce monde inquiétant est donc à la fois fascinant, non seulement, il prend les allures d'une fiction mais aussi obéit à une autre temporalité qui, n'en est pas une, puisque la fascination de Mauriac lui permet seulement de nier le temps mais pas d'accéder à un autre temps. Le seul temps qui lui reste, c'est celui de son enfance, dont il se souvient parfaitement (enchantement du vendredi saint).

Il est intéressant de noter comment l'esthétique de la vitalité se dégage dans ce Bloc-notes, une sorte de mystère jaillit sur un domaine où tout le monde n'y voit que solitude et sécheresse. Le chant d'oiseau lui redonne la vie et éveille des souvenirs d'autrefois, à travers cette musique qui rapproche le lecteur de cette beauté céleste dont Mauriac évoque l'enchantement à travers le vendredi saint. Fervent admirateur de l'œuvre d'Edgard Poe, il n'est pas exclu que Mauriac se soit inspiré de celle-ci pour écrire ses articles sur Malagar; en témoigne l'étrange similitude entre les deux textes :

C'est cet admirable, cet immortel instinct du beau qui nous fait considérer la terre et ses spectacles comme une correspondance du ciel ... C'est à la fois par la musique et à travers la musique que l'âme entrevoit les splendeurs situées derrière le tombeau<sup>30</sup>.

A travers Malagar, les images du début réapparaissent à la fin, mais se confondent symphoniquement comme le passé et le présent. Le sentiment de l'existence est lié aux sons, aux bruits, à la musique, au silence, au paysage de l'enfance qu'il faut ré-intercepter. Ainsi Malagar, avant tout lié au souvenir et au lointain passé, devient et restera, tout naturellement, le pôle affectif de Mauriac. Fasciné et envoûté, l'écrivain succombe à l'irrésistible magnétisme de ce terroir. C'est dans ce cadre familial que Mauriac se trouvait véritablement soutenu et protégé par tous les siens.

Je n'ai pu attendre Pâques. Je suis venu ici me terrorer et me taire. Le printemps n'est pas là encore et je m'en moque, c'est le silence que je cherche. Le déclin qu'il ressemble peu à ce que nous avions cru! Une profonde paix intérieure et au dehors, que de violence ! (...) <sup>31</sup>.

Il faut signaler que nous sommes le 18 mars 1954, Pâques, c'est dans 13 jours précisément. Deux raisons semblent expliquer cette arrivée précipitée de Mauriac à Malagar : la première relève de la nature même de l'auteur, Mauriac ne sait jamais la veille ce qu'il va faire le lendemain, la surprise et l'anticipation sont ses arts préférés. La deuxième raison, sans doute, la plus importante, est qu'il veut échapper aux

---

<sup>30</sup>Edgard Poe, « *Notes nouvelles* », p. 636.

<sup>31</sup>François Mauriac, *Le Bloc-notes*, T I, p. 113.7

écœurements quotidiens, à la violence, à la déception, à l'humiliation et à la misère. L'espace extérieur devenant difficilement habitable, augmente en lui le besoin de s'abriter, de se réfugier. Malagar devient l'ami qui sait l'écouter, le comprendre et le conseiller, un être intériorisé qui a, lui aussi, besoin d'une profonde paix pour vivre. A l'image de son créateur, Malagar fuit la violence et les déceptions du monde. On retrouve le thème du refuge dans un autre Bloc-notes où Mauriac nous décrit avec passion, sa joie de vivre à Malagar. Ici tout est à priori merveilleux :

Hier soir, de huit heures à minuit, assez bonne retransmission de Beyreuth : Tristan. Ici, il faut prendre Radio Inter sur les grandes ondes. Musique redoutable à tous les âges et plus encore peut-être hors de la salle d'un théâtre. A l'écoute, nous sommes débarrassés de notre personne sociale, livrés à nous-même entre les murs d'une vieille maison dont le vide est fait d'une innombrable absence. Chaque phrase musicale nous pénètre, s'épand librement sur le désert au-dedans de nous<sup>32</sup>.

Malagar qui est, vraisemblablement, le lieu où se déroule la scène, n'est pas cité une seule fois. A cette indétermination spatiale s'ajoute l'indétermination temporelle et psychologique : nous savons que la soirée commence à 8 h et se termine à minuit, or, minuit est le temps figé dans la description. Quant à sa joie de vivre à Malagar, Mauriac laisse au lecteur le temps l'imaginer, seuls quelques indices (musique redoutable à tous les âges, chaque phrase musicale nous percute). À aucun moment, le récit ne sera interrompu par des considérations d'ordre explicatives.

### **3 - « Malagar, ce lieu excitant pour le travail »**

Malagar apparaît comme l'observatoire du silence, comme le centre, le cœur, l'existentiel point d'ancrage de la médiation mauriacienne. C'est là que naît la majeure partie de son œuvre. Plus tard, pour marquer cette double postulation, Mauriac écrira dans son *Nouveau Bloc-notes* : « Toutes mes créatures sont pétries de l'argile de Malagar et de l'aliôs de Saint-Symphorien »<sup>33</sup>. Mais Mauriac est d'abord un poète, il sait que sa création dépend du respect et de l'obéissance qu'il doit à son propre mode d'existence et de la relation qu'il entretient avec les lieux qu'il affectionne. L'œuvre ainsi créée est le produit de la fusion du monde intérieur avec le monde spiritualisé et surtout identifiable. Il y a fusion des images réelles et des images souvenirs, comme il

---

<sup>32</sup>François Mauriac, *Ibid.*, T. I, p. 99.

<sup>33</sup>François Mauriac, *Nouveau Bloc-notes*, octobre 1965, p. 113.

y a dualité de l'homme et du milieu dans l'œuvre de Mauriac. Madame Mauriac confiait à Raynald Talbot ce qui suit :

Avant de commencer à écrire, il avait l'habitude de faire une longue promenade méditative pour faire le vide. Il pensait longuement en marchant. Quand il rentrait, son chapitre était prêt, il n'avait plus qu'à le coucher sur papier. Il rédigeait alors comme en état de transe, pour reprendre ses expressions<sup>34</sup>.

Il est clair que Mauriac n'a jamais choisi d'autres décors que ceux qui lui sont familiers, pour situer l'action de ses romans. Il est très affirmatif sur ce point : « Aucun drame ne peut commencer dans mon esprit si je ne le situe pas dans les lieux où j'ai toujours vécu<sup>35</sup>. Et certains critiques pensent que lorsque Mauriac s'éloigne, dans ses romans, de ce paysage qui lui est si tendrement familial, quand cette atmosphère, un peu particulière, ne baigne plus dans son œuvre, on sent qu'il est mal à l'aise, et par conséquent, moins convaincant. Mauriac lui-même d'ajouter qu'« il n'aimait pas Paris et qu'il trouvait l'ambiance parisienne moins propice à la création littéraire ». Le dernier aveu nous paraît significatif puisqu'il ne s'applique pas seulement à son œuvre romanesque mais aussi à son *Bloc- notes* : « Même le journaliste, écrit-il, que je suis devenu, fait mieux son travail au champ qu'à la ville et la ville ne lui apporte rien ». Mauriac partait donc loin de la capitale, à la recherche du calme qui lui était nécessaire, mais c'est surtout à Malagar qu'il s'isolait pour écrire. On se souvient encore de cette déclaration faite dans son article « *Malagar* » et repris dans *Journal*:

Lieu excitant pour le travail, véritable forcené à l'usage du romancier où les livres murissent en trois semaines, où bousculé par mon démon, j'écris si vite que je ne puis même plus me relire, si je néglige de dicter le soir même mon travail de l'après-midi<sup>36</sup>.

Dans le Bloc-notes du samedi 19 septembre 1953, Malagar est encore choisi par Mauriac comme lieu de méditation pour la préparation de sa conférence de Genève.

Depuis deux jours, silence de Malagar. Chuchotement de la pluie sur la terre lente à se laisser pénétrer. Ma conférence de Genève, l'émotion de la foule, tout cela si près- et déjà ce n'est plus rien. J'ai confiance que durant ce mois

---

<sup>34</sup>Raynald Talbot, *Une heure chez Mme Françoise Mauriac*, Presse francophone (Sherbrooke, Québec, Canada) Printemps 1972, N° 4, p. 78.

<sup>35</sup>François Mauriac, *Le Romancier et les personnages*, Œuvres romanesques, T I, Flammarion, Paris, 1965, p. 9.

<sup>36</sup>François Mauriac, « *Malagar* », *Le Journal*, Grasset, 1972, p. 122.

de retraite, ce que je dois faire se dégagera, s'imposera à moi. Quel est le meilleur ?<sup>37</sup>

Trois raisons semblent justifier ce choix : la première tient à la situation géographique de Malagar ; loin de Paris et des obligations mondaines, loin de la politique et des lettres, au plus près des racines qui sont le cœur de son œuvre. La deuxième, Malagar offre un cadre de travail idéal (silence à Malagar), la douceur du climat favorable à la réflexion (chuchotement de la pluie sur la terre). La troisième, cette sérénité que lui procure ce lieu (j'ai confiance que durant ce mois de retraite ce que je dois faire se dégagera, à moi). Ce sentiment de sécurité va donc permettre à Mauriac d'être plus assuré et de se présenter à sa conférence sans trop de craintes. A ce titre, Malagar est devenue une terre d'inspiration divine, car tout ce que Mauriac décide d'entreprendre va désormais s'imposer à lui. Dans un autre Bloc-notes écrit entre le vendredi 25 septembre et le mercredi 7 octobre 1953, on retrouve cette obsession de travailler à Malagar, même si la nature du travail et les acteurs ne sont plus les mêmes.

Leenhardt à Malagar pour un film. Je m'en étais fait de loin un épouvantail, mais en ai ressenti au contraire un plaisir qui n'était pas de vanité, un plaisir grave: le travelling traversait de part en part la maison, ce cœur de pierre. La terrasse, les vignes, la vieille cour entraient sinon dans l'éternité, du moins dans une durée indéterminée: même si je suis oublié, et je le serai, ce document existera. Le temps qui fut le mien pourra être retrouvé et non par la mémoire, il sera sous la main<sup>38</sup>.

Le film est une évocation de la vie de Mauriac à Malagar, une vie faite de rêves dans la maison, de méditations à travers les vignes et de promenades dans la cour. Selon le vœu de Mauriac lui-même, ce film servira à la postérité, à ceux qui voudront se souvenir de lui après sa mort, et Malagar rentrera enfin dans l'éternité. Toutefois, le mystère de Malagar ne tient-il pas dans cette forme d'enracinement que constitue l'appartenance d'un lieu à une double œuvre artistique et littéraire ?

#### 4 - « Saint Symphorien, le refuge »

Saint-Symphorien. L'œuvre de François Mauriac, pousse là, au bord de la Hure, des racines profondes. Saint Symphorien c'est aussi le chalet, une

---

<sup>37</sup>François Mauriac, *Le Bloc-notes*, T. I, p. 97.

<sup>38</sup>François Mauriac, *Ibid.*, T. I, p. 101.

famille réunie pour les vacances, des enfants qui jouent dans le parc et l'air du temps qui alimente les conversations des grands<sup>39</sup>.

A priori, ce passage semble contredire toute la richesse de Malagar, son mystère, et l'attachement presque sentimental de Mauriac à ce lieu. Dès lors se pose la question de savoir lequel de ces deux domaines, Malagar et Saint Symphorien, c a le plus marqué l'auteur du *Bloc-notes*. Répondre à une telle question serait, nous semble-t-il, mal connaître Mauriac, pour au moins deux raisons: la première c'est que Malagar représente, pour Mauriac, « la source de son être physique »<sup>40</sup>, alors que Saint-Symphorien est d'abord ce chalet par excellence où Claire Mauriac et ses enfants passaient leurs vacances, et représente ensuite, pour lui, la source de son inspiration. C'est de Saint Symphorien que Mauriac restera toute sa vie imprégné, hanté, au point de ne pouvoir situer ses romans ailleurs, si ce n'est dans les vignes de Malagar. Toutefois, il convient de signaler que c'est surtout au début de sa carrière que Mauriac s'isolait à Malagar pour écrire. Mais il y retournait moins souvent, en vieillissant, à cause de sa phobie des orages, dit-on, mais aussi parce que Malagar éveillait en lui de pénibles souvenirs depuis la mort de sa mère et de ses frères. La seconde raison de ne pas séparer Malagar de Saint Symphorien est que ces deux domaines sont des lieux de refuge pour l'auteur. Il y est profondément enraciné ; on pourrait même parler d'un amour charnel entre l'homme et ses domaines.

Cependant, contrairement à d'autres sites majeurs du MOI de Mauriac, Vemars, Langon et particulièrement Malagar, le domaine de Saint-Symphorien est le moins évoqué dans *Le Bloc-notes* (pas plus de 5 références). Cependant, Saint-Symphorien demeure pour Mauriac ce lieu de jouissance où s'est scellé un pacte de non-agression entre les hommes et leur terre, de génération en génération. Cette jouissance est d'un autre ordre, car elle demeure la propriétaire des Mauriac même après la mort. Ainsi dans le *Bloc-notes* du vendredi 25 septembre 1953, alors que Mauriac retourne à Saint Symphorien pour le tournage d'un film, il constate avec une profonde émotion, l'attachement qui le lie au domaine, mais aussi le caractère éternel de celui-ci.

Profonde émotion lorsque nous avons été à Saint-Symphorien, dans le parc où les pins meurent l'un après l'autre, mais il en reste encore assez. J'ai été filmé avançant à pas lents, les yeux levés vers les cimes qui me reconnaissent sous la bénédiction des branches sombres<sup>41</sup>.

---

<sup>39</sup>Claude Mauriac, « *Le Parc de nos enfances* » in Sud-Ouest, Mauriac, numéro spécial 100 ans, 1985, p. 5.

<sup>40</sup>Bernard Chochon, « *Temps et espaces intérieurs dans le Bloc-notes* » in Présence de François Mauriac, Actes du colloque organisé à Bordeaux pour le centenaire de Mauriac, 10-12 octobre 1985, p. 74.

<sup>41</sup>François Mauriac, *Le Bloc-notes*, T.I, p. 101.

Il existe chez les Mauriac une religion de la terre qui est à l'image de la religion chrétienne, elle ne se contredit pas. Chaque membre de la famille est au service de celle-ci. Ce besoin est lié à l'instinct d'adoration de l'être cher et aimé, Dieu. La grâce divine que les arbres apportent à l'auteur du *Bloc-notes* est caractéristique de l'amour réciproque que le domaine doit à ses propriétaires. L'espace tel qu'il est décrit ici, est un espace clos, qui semble se suffire à lui-même, mais aussi protégé de l'extérieur par des arbres dont le pouvoir de bénédiction n'est pas sans rappeler celui de Dieu.

Nous avons déjà dit que les références au domaine de Saint Symphorien ne sont pas très nombreuses dans *Le Bloc-notes* ; afin de dissimuler cette absence, l'auteur évoque souvent des endroits très proches de la commune de Saint Symphorien. L'exemple le plus frappant est ce Bloc-notes du mardi 10 avril 1956, Mauriac évoque implicitement le domaine de Saint Symphorien à travers un lieu-dit : Sesque ; une métairie familiale : Pratet un ruisseau : la Hure.

Je marchais avec mon frère aîné sur une route perdue de notre enfance, nous la reconnaissons, bien qu'il n'y subsistât pas un seul arbre qui nous ait vu passer, il y a cinquante ans. Pourtant cette prairie demeurée avec sa barrière vermoulue telle qu'elle était alors ; ce vert acide enchâssé dans la fougère morte; c'est « lou prat de la Sesque » dont j'ai donné le nom à une héroïne de *Thérèse Desqueyroux*<sup>42</sup>.

Tous ces lieux ont la particularité d'appartenir à la commune de Saint Symphorien. Le nom de Saint Symphorien est soigneusement évité, comme si le fait de le mentionner faisait perdre sa beauté et sa magie. D'ailleurs l'utilisation du mot « barrière » correspond ici à un besoin de concevoir le domaine comme un refuge. Mais, quand ce n'est pas à travers des lieux précis, Saint Symphorien est évoqué à travers ses flux, ses odeurs ou ses climats :

Le pays s'est vidé depuis le désastre. Il ne reste personne pour nettoyer le sous-bois. Ainsi le feu appelle le feu. Il suffirait de rien, d'un rai de soleil sur un tesson, pour que tout flambe de cette jungle.

Déjà à peine étions-nous engagés sur la route des landes, vers Villandraut, que l'azur fut comme flétri et nous respirâmes l'odeur de ce terrible encens : la résine brûlée. Jamais la lande ne m'avait parue si menacée : pas un brin d'herbe qui annonçât le printemps, pas un oiseau. Les lagunes d'autrefois sont desséchées. Le bûcher est dressé pour un nouvel holocauste<sup>43</sup>.

---

<sup>42</sup>François Mauriac *Le Bloc-notes*, T.I, p. 337.

<sup>43</sup>François Mauriac, *Ibid.*, p. 337.

Nous savons tous que les enfants Mauriac aimaient passer les vacances d'été à Saint Symphorien, estimant qu'un autre domaine autre que celui-ci ne pouvait leur offrir des vacances heureuses, pas même le domaine de Malagar. L'image du feu, ici, symbolise et rappelle à la fois les années de grands incendies qui ont marqué les vacances de Mauriac. Françoise Lalanne-Trigeaud nous rappelle qu'il s'agit des années 1893, 1906 et 1911<sup>44</sup>. Quant aux odeurs, l'influence de Saint Symphorien en ce domaine est sans égale dans l'œuvre de Mauriac. Ici, l'odeur de ce terrible encens, sentie par Mauriac, se transforme en odeur-souvenir, et se fixe pour l'accompagner pendant son séjour, mais aussi pour le protéger contre de nouvelles odeurs qui seraient, non seulement, étrangères au domaine, mais semblables aux forces du mal. En fait, à Saint Symphorien, le vieillard Mauriac, retrouve une certaine pureté qu'il avait, lorsque, enfant, il passait ses vacances en famille. Cette pureté, il la retrouve à travers des signes, des symboles ou des objets ayant appartenus à ses aïeux.

## Conclusion

Dans un monde en proie à la criminalité et à la violence, où le maltraque adultes et enfants et où la haine et les dissensions religieuses divisent, la beauté des lieux n'est souvent qu'un vernis. S'étonnera-t-on alors que le paradis passe pour un simple rêve ? Ce qui n'a pas empêché certains comme Mauriac de le rechercher, ou d'essayer de se le créer. Il ne faut pas oublier que « La nostalgie du paradis est parmi les plus puissantes des nostalgies et peut-être la plus tenace de toutes, qui semblent obséder les humains. Terme principalement poétique, le paradis correspond à « une région de délices ou d'une beauté supérieure » ; l'image nous est donnée dans ce soupir de Mauriac lui-même : « Quel calme ! Depuis la forêt de pins dominant Malagar, le paysage respire indéniablement la sérénité ».

Mauriac et les Landes, c'est donc une histoire d'amour : Saint Symphorien et ses parcs, avec leurs pelouses, leurs fleurs, leurs arbres ombrés ; Malagar et ses vignes constituent un magnifique refuge pour oublier le bruit et le tourbillon de la vie. Quoi de mieux pour se calmer, se ressourcer et se faire du bien que de se rendre le temps des vacances ? Qui peut résister aux couleurs des paysages landais, aux arômes du raisin mur, aux rires des vendangeurs, aux notes des oiseaux, aux odeurs des pins brûlés ?

---

<sup>44</sup>Françoise Lalanne-Trigeaud, *Itinéraire François Mauriac en Gironde*, Centre François Mauriac de Malagar, Confluences 1974, p. 86.

Certainement pas Mauriac, pour qui se porte mieux au contact de la nature et qui, plus est, religieux, et se sent plus proche de Dieu au milieu de « ses Œuvres ».

Il est cependant évident que le retour à l'enfance dans la vieillesse n'est pas liée à la nostalgie du paradis perdu, mais et surtout à une esthétique littéraire qui est nécessitée par la conception même du monde dans lequel l'auteur intègre l'œuvre d'art, c'est-à-dire son cœur comme un principe d'existence même.

## **Bibliographie**

André Seailles, « *François Mauriac et l'observation des passions* ». Actes du Colloque de la Sorbonne, du 2 au 4 mai 1995.

Bernard Cocula (ss la dir.), *Mauriac, écrivain et journaliste*, préface de Jean Lacouture, Bordeaux, éd. Sud-Ouest, 2006.

Cahiers François Mauriac 7 : « François Mauriac témoin de son temps », Paris, Grasset 1980.

Christian Richard, *Les territoires de François Mauriac*, Bordeaux, CRDP d'Aquitaine, 2009.

François Mauriac, *La paix des cimes : chroniques 1948-1955*, Bartillat/Omnia, 2009.

Françoise Lalanne-Trigeaud, *Le paysage intérieur dans l'œuvre de François Mauriac*, Thèse doctorat, Littérature française, Bordeaux, 1990.

Gilles Marcotte, *François Mauriac, le chrétien, le romancier, le journaliste*, Saint-Laurent, Fides, 2006.

Gérard Fayolle, *L'Aquitaine au temps de François Mauriac : 1885-1970*, Paris, Hachette Littérature, 2004.

Jean-Luc Barré, *François Mauriac, biographie intime*, Éditions Fayard, Tome 1, 1885-1940, 2010.

Jean Lacouture, *François Mauriac : le sondeur d'abîmes*, volume 1, 1885-1933, Points 206, Littérature, Paris, Editions du Seuil, 1990.

Jacques Monferier, *François Mauriac : De mémoire en mémoire*, Paris Lettres modernes, 1996.

Les Cahiers de l'Herne François Mauriac n° 48, sous la direction de Jean Touzot, Paris, 1985.

Le Figaro littéraire du 14 au 20 octobre 1965, numéro spécial consacré à François Mauriac.

Le Figaro littéraire du 7 au 13 septembre 1970, « Hommage à François Mauriac »

Magazine littéraire n°215, février 1985, « François Mauriac », pp. 14-52.

Michel Peyré, *Mauriac, ce géant*, Bordeaux, Éditions Aquiprint, 2011.